

CHAPITRE 1 : L'ÎLE DES VIEUX

Gonflée par la brise, la grande voile triangulaire rouge entraînait rapidement vers le large la barque aux flancs courbes. Déjà l'eau n'avait plus la teinte vert clair conférée par les hauts-fonds sableux longeant la côte ; elle avait foncé peu à peu jusqu'à un violet intense.

— Nous voici maintenant en haute mer, dit Barint le pêcheur d'un ton grave. Nous devons simplement suivre le vent jusqu'à l'île annoncée par Hrodbehrt. C'est bien étrange pour moi d'ainsi naviguer. Je n'étais jamais venu jusqu'ici. Le récif que nous avons dépassé tout à l'heure est la limite que je m'étais fixée quand je partais pêcher avec Ita.

La jeune femme lui adressa un petit rire clair en tapotant son ventre joliment bombé :

— Et encore ! Ce tout-petit t'a ôté ta hardiesse ! Tu craignais tant de nous laisser que tu ne t'aventurais même plus jusque-là.

— J'avoue ! reprit Barint, riant à son tour. Je me contentais souvent de pêcher à pied depuis les rochers du rivage, si les prises étaient suffisantes pour nous quatre.

— Oh ! Oh ! intervint Leifer d'un ton faussement indigné. Ce type de pêche, j'en suis capable aussi ! Parfois même je te surpassais !

— Il arrive que le disciple dépasse le maître ! commenta sa compagne Aaliz dont la blonde chevelure émergeait de la cale.

C'était une cale très basse, mais s'étendant sous la quasi-totalité du pont, long comme trois hommes. D'un côté s'alignaient nasses, ustensiles de pêche et outils divers ainsi que des paniers plats remplis de poisson séché ou de galettes ; de l'autre, une longue rangée de barillets d'eau douce entre lesquels s'intercalaient des sacs contenant vêtements et couvertures. Tout au fond, le sac de Hrodbehrt semblait veiller sur le bâton sacré qu'Ita avait tenu à envelopper d'un filet neuf ; même en cas de gros temps, maintenu entre les avirons et les cordages de secours, il ne courrait pas le risque d'être brisé ni même heurté. Quant au reste de l'abri, tapissé de vieux filets sur lesquels étaient disposées de minces paillasses garnies d'herbe sèche mêlée de plantes aromatiques, six hommes pouvaient aisément s'y étendre.

Lorsque un matin, à l'aube, un vieil homme souriant s'était montré à la porte de leur cabane, au fond de l'anse secrète, Barint et Ita, Leifer et Aaliz avaient eu peur – non pas de lui, qui avait le regard si bon, mais de ce qu'un étranger ait découvert leur refuge. Les premiers mots du vieillard avaient dissipé leurs appréhensions.

— Ne craignez rien. Nul ne connaît votre retraite, nul mal ne la troublera. Je vous apporte au contraire de grandes nouvelles : la paix est revenue, la Prophétie s'est accomplie, le Chétif a révélé sa force et renversé le roi-sorcier : Tumr n'est plus.

Abasourdis par cette annonce, les quatre amis restaient silencieux, encore incapables d'exprimer leur joie, lorsque le vieillard reprit :

— Barint et Ita, vous, les enfants de pêcheurs, ne pleurez plus les malheurs de votre peuple. Trahison et méchanceté se sont effacées, une aube nouvelle a lui sur les rivages du Tarangat. Leifer, ne crains plus que réapparaisse la reine Oringa, son règne est achevé. Quant aux cruels Gadrilites, pris de panique, ils fuient en désordre vers le désert,

tendant de rejoindre les Gadiantons. Aaliz, ma fille, sois en paix : nul désormais ne te fera aller là où tu ne veux pas.

Aaliz, tremblante, s'inclina et, bien qu'elle fût peut-être la plus émue, parla au nom de tous.

— Merci d'être venu jusqu'à nous, porteur de si merveilleuses nouvelles. Ainsi, la Nuit du Tarangat a pris fin ! Permetts-nous, cependant, de te poser une question : nous comprenons que tu n'es pas un homme ordinaire. Peut-être même nous arrives-tu d'un autre monde, toi qui connais chacun de nous, toi qui sembles avoir parcouru tout le Tarangat, toi qui commences à nous annoncer l'avenir ! Qui es-tu, noble vieillard ?

Le visiteur se redressa ; les rides avaient disparu de son visage où ses yeux brillaient comme des étoiles.

— Je suis Lonah, le Vieux de la Montagne, Celui qui voyage entre les rives et les temps, entre les morts et les vivants. Je...

Il s'interrompit avec un sourire quand les quatre jeunes gens s'inclinèrent profondément devant lui puis s'enhardirent à agripper sa tunique, comme pour s'assurer qu'il n'était pas un fantôme ou une illusion.

— Il est vrai que peu m'ont vu ou entendu. Si je suis venu, ce n'est pas seulement pour vous annoncer le retour de la paix, comme je l'ai fait pour d'autres réfugiés, isolés ou méfiants. Je suis porteur d'une annonce particulière, assortie d'un appel. Sachez que Hrodbehrt l'Oiselet n'a pas achevé sa tâche.

— Quoi ? murmura Barint. Resterait-il des pans de nuit que la lumière n'a pas encore chassés ? Pourtant, vous nous avez dit...

— J'ai dit vrai, coupa Lonah d'un ton sévère qui le fit rougir. Mais Hrodbehrt doit encore visiter les îles de la Mer. Vous avez été choisis pour être ses guides, ses soutiens, ses amis au cours de cette mission. Cela exige de préparer la barque pour un long voyage puis de tout quitter, d'affronter maint péril et un avenir encore inconnu, dans une fidélité sans faille à Hrodbehrt. Acceptez-vous ?

Lonah vit avec joie chacune des deux jeunes femmes se tourner aussitôt vers son compagnon, cherchant dans son regard l'acquiescement à son acceptation informulée, et chacun des jeunes hommes répondre à son amie par un grand sourire tout en lui prenant la main.

— Nous ne méritons pas un tel honneur, conclut Leifer, mais comment pourrions-nous refuser ? Ce serait indigne !

— Mettons-nous à l'ouvrage sans tarder. Je suis déjà impatient de préparer la barque ! enchaîna Barint. Quant à toi, Ita...

Ita l'interrompit sur un ton faussement grondeur.

— Ne t'inquiète donc pas pour moi ! Mon ventre alourdi ne me gênera pas pour pétrir et cuire des galettes. Je vais utiliser notre réserve de farine, car je pense que nous ne reviendrons pas de sitôt, n'est-ce pas, Lonah ?

Lonah ne répondant pas, elle se retourna vers lui, mais il n'était plus là.

— Lonah ?

C'est la voix douce d'Aaliz qui répondit :

— Il est parti. Regardez le sommet de la colline.

Contre l'horizon rougi par le flamboiement de l'aurore se découpait la silhouette de Lonah, tunique et cheveux au vent, bras levés en un geste d'adieu qui était aussi, tous quatre le savaient bien au fond d'eux-mêmes, encouragement et protection. Quand la silhouette disparut, ils sentirent une force nouvelle les emplir.

— Nous ne lui avons même pas offert un gobelet d'eau fraîche ! s'exclama Leifer. Mais d'autres tâches l'attendent, à coup sûr. Hâtons-nous d'accomplir les nôtres. Je vais allumer le four avant d'aller emplir tous nos barillets à la source.

— Moi, je vais trier les vêtements et les couvertures les plus solides puis aider Ita, dit Aaliz.

Tout en rassemblant rapidement le bois pour allumer le four, Leifer jeta un coup d'œil à sa compagne. Jamais, depuis qu'il l'avait rencontrée dans un groupe de réfugiés sauvé par Pierdohal, elle n'avait paru aussi sereine. Elle n'avait jamais parlé de son passé à Leifer qui ne lui avait jamais posé de question à ce sujet. Il savait seulement, par les confidences de Pierdohal, que son village des montagnes Bleues avait été dévasté par une escouade de Gadrilites en quête de butin avant de rejoindre leur base.

Dans le chaos de l'attaque – parmi les cris de colère et les cris de peur, le fracas des portes enfoncées et les aboiements frénétiques, entre les courses éperdues des femmes fuyant les ravisseurs ou hurlant le nom de leurs enfants – elle avait réussi à échapper à la capture : rapide, silencieuse, si déterminée qu'elle s'était sans hésiter à demi immergée dans la fosse à purin de ses voisins, se disant que personne n'y soupçonnerait sa présence et que, de plus, l'odeur la rendrait indétectable par les chiens. Elle avait attendu longtemps, jusqu'à ce que le silence s'abatte sur le village, un silence de mort : hormis les prisonnières et les quelques enfants emmenés par les assaillants, nul n'avait survécu. Une odeur âcre de sang et de fumée flottait sur la place centrale, où avaient été entassés les cadavres, tandis que les maisons d'alentour achevaient de brûler.

Aaliz ne connaissait pas l'usage des Gadrilites qui, après avoir emmené les prisonniers, revenaient ensuite s'emparer du bétail et même, n'ayant guère d'artisans parmi eux, d'objets et outils variés. Elle fut débusquée par un chien de guerre alors qu'elle remontait de la rivière où elle s'était longuement lavée. Elle entra en esclavage sans une larme, sans un cri, mais à l'affût de la moindre occasion de s'échapper. Sa minceur, sa peau claire et sa blondeur la faisaient paraître très jeune

et fragile, rendant insoupçonnable par ses geôliers et même par ses compagnes de malheur son caractère indomptable. Aussi n'avait-on pas craint, alors qu'elle était enfermée dans la sinistre Tour des femmes de Shérizah, de la faire participer à la corvée d'eau.

Elle frémit d'espoir en entendant verrouiller la lourde porte derrière elle. Dès que le petit groupe se mit en route vers le puits, situé à l'orée de la forêt, elle observa que l'un des deux gardiens, distrait par la beauté d'une prisonnière, s'attirait les regards courroucés de son collègue qui en vint bientôt aux remarques acerbes. Et la chance sourit à Aaliz : une prisonnière, effrayée par ces éclats de voix, laissa retomber dans le puits le seau plein qui manqua de l'entraîner dans sa chute ; les hommes se précipitèrent et c'est trop tard, en préparant le retour, qu'ils s'aperçurent de l'absence d'Aaliz. Seule, sans préparation, sans but, peut-être même sans espoir, mais obstinée dans son refus de la servitude, elle était enfin parvenue à s'évader. Pierdohal l'avait recueillie quelques jours après, errant, hagarde et affamée, sur le sentier abandonné le long duquel il menait son petit troupeau de rescapés.

Pierdohal, frère de lait de Hrodbehrt, qui l'initia à la science et à la sagesse des guérisseurs, avait quitté la montagne. Après la destruction sanglante de leur village Tavrac par une horde de Gadiantons et le départ de Hrodbehrt en quête des Fruits de Lumière, il était parti ; ainsi avait fait leur ami Diwat, lui aussi initié. Ils faisaient certes partie des survivants désignés par les Puissances Numinales ; eux, cependant, n'étaient pas appelés à bâtir Tavrac-le-Neuf sur les ruines de l'ancien. Hrodbehrt, l'Enfant de la Prophétie, le leur avait annoncé : on aurait grandement besoin de guérisseurs en cette ère de guerre civile et de malheurs, jusqu'à la disparition de Tumr, le roi-sorcier qui avait peu à peu répandu la Nuit sur leur continent, le Tarangat.

Tavrac, berceau de la lignée des guérisseurs et sages-femmes œuvrant sur la montagne, lignée dont Hrodbehrt était le fleuron, ne resterait cependant pas orphelin après le départ de l'Oiselet : parmi

les trois indéfectibles amis à qui Hrodbehrt adolescent avait appris les rudiments et qui ensuite avaient été longuement formés par sa grand-mère Chaline, héritière du mythique Grand Adhal, il y avait une jeune fille, Mériel. Elle avait assisté, enfant, à l'étrange naissance de Hrodbehrt, recueilli par Chaline dans le ventre de sa mère, que Tumr venait d'assassiner ; et elle était près de lui quand il avait poussé son premier cri, qui n'était pas un cri, mais un chant. Mériel, destinée à épouser le futur chef de Tavrac-le-Neuf, œuvrerait sur la Montagne. Diwat, lui, s'était dirigé vers les vallons Fertiles, les terres des Layous et celles des Hautes-Herbes.

Pierdohal, après avoir longé les monts Creux et les montagnes Bleues, avait obliqué vers la plaine côtière de l'Ohr sans vraiment savoir pourquoi, mais suivant en toute confiance, comme Diwat, l'inspiration qui le poussait sur les chemins. Sur l'Ohr, il avait réussi, avec autant de patience que de compassion, à constituer quelques petites communautés solidaires. Elles n'étaient au début qu'agréats disparates de malheureux en errance : familles de paysans chassés de leur terre par la sécheresse ou les combats, rescapés de batailles ou de razzias, enfants perdus, rebelles s'étant soustraits à l'enrôlement forcé, fuyards terrifiés, simples habitants de Hemlah, la ville côtière, ayant renoncé à prendre la mer, écoeurés par les rixes sanglantes autour des rares bateaux encore disponibles. Soignant les blessures des corps, apaisant celles des esprits, il était parvenu à former des groupes équilibrés et soudés où l'espérance et la volonté croissaient peu à peu.

— N'ayez pas peur, disait-il, lorsque les ailes noires du découragement planaient au-dessus d'eux. Moi, je ne suis que guérisseur, mais Hrodbehrt l'Oiselet, l'Enfant de la Prophétie, lutte vaillamment en cet instant même pour vaincre le Maître de la Nuit, Tumr le Mauvais ; et il le vaincra, vous le savez. La Prophétie s'accomplira intégralement.

Pierdohal, soucieux de trouver les arguments pour fortifier les plus fragiles, n'avait pas conscience du rayonnement qui émanait de lui,

source de force et de douceur à la fois, éteignant la soif de paix, de simplicité, d'amitié et même de beauté qui tenaillait ses protégés sans qu'ils s'en rendissent bien compte. Ils le suivaient en toute confiance et peu leur importait la route, pourvu qu'il marchât devant eux. Un soir, alors que le dernier groupe faisait halte en silence au pied de la falaise, dissimulé par une barre rocheuse, le petit enfant que Pierdohal portait sur ses épaules demanda d'une voix claire :

— Il n'y aura pas de méchants, ici ? Comment tu vas faire pour trouver le chemin ?

La réponse de Pierdohal, aussi simple que la question, emplît chacun d'une joie profonde.

— Ne t'inquiète pas, Guirel. Hrodbehrt, qui fut mon ami, est dans ma tête. Parfois, je vois son visage et il me sourit ; le plus souvent, il me parle, m'indiquant le chemin à suivre et ceux à éviter, les endroits où vont les méchants et ceux où pleurent des enfants perdus : c'est comme ça que nous t'avons trouvé, mon bonhomme.

— Tu ne te trompes jamais ?

— Hrodbehrt ne se trompe jamais. D'ailleurs, tu verras bien toi-même : il m'a dit que notre voyage sera fini demain, dans un endroit très joli que les méchants ne connaissent pas et où des amis nous attendent.

— Des amis ?

— Tu verras, petit !

Le lendemain, après avoir longé quelque temps la falaise, Pierdohal s'arrêta brusquement, semblant hésiter, puis fit face à la muraille et ferma les yeux. Derrière lui, tous firent silence, comprenant qu'il écoutait Hrodbehrt. Sa main droite effleura lentement la roche grise puis s'arrêta. Juché sur les épaules de son protecteur – sa place favorite ! – Guirel observait attentivement, sûr que la promesse faite la veille allait s'accomplir maintenant.

— La falaise nous attendait, venez près de moi, s'écria joyeusement Pierdohal.